

**Sur l'article de Michel-Eugène CHEVREUL consacré au
« Mémoire sur les défrichements » du marquis de TURBILLY
paru en 1855 dans le « Journal des savants »**

Par Christian FERAULT⁽¹⁾ et Jacques RISSE⁽²⁾

Parmi ses 800 Notes, Michel-Eugène CHEVREUL en a écrit plusieurs dans le « Journal des savants » dont une, en 1855 et en deux parties, sur le « Mémoire des défrichements » œuvre célèbre du marquis de TURBILLY – l'un des fondateurs de notre Compagnie – dont les retombées sur la politique française du moment ont été considérables. On se propose ici d'en analyser le contenu écrit 95 ans après la parution du livre (Cf. encadrés 1, 2 et 3).

L'ouvrage du marquis de TURBILLY comprend 348 pages et l'article de Michel-Eugène CHEVREUL 22. C'est donc une réduction au seizième.

Plusieurs choses frappent à la lecture de cette Note :

- l'analyse détaillée d'un gros ensemble permettant d'en fournir une synthèse édifiante ;
- la mise en chapitres et sections d'un texte original plutôt linéaire. Ce point est toutefois à tempérer en raison de la tentative faite en 1811 (encadré 2) ;
- l'absence ou quasi-absence de critiques ou au moins de remarques sur un texte ayant alors près d'un siècle, de la part d'un auteur figurant parmi les plus grands scientifiques du XIX^e, membre de l'Académie des sciences et de la Société d'agriculture depuis 1832 où il jouait un rôle de premier plan.

En conséquence, on fera ici de cet article une analyse également linéaire soulignant l'essentiel de l'œuvre majeure du marquis et permettant à celles et ceux qui ne l'ont pas lue de disposer d'une vision synthétique de cet écrit ayant eu bien des répercussions.

* *
*
*
*

« La vie des hommes doués d'une vocation bien déterminée est un des sujets les plus intéressants de l'esprit humain. Elle montre l'influence qu'une circonstance fortuite peut avoir pour la faire naître, et comment, une fois développée, l'homme en y obéissant, sait profiter de toutes les occasions favorables à la conduire au but où il tend ».

Quelle est la « circonstance fortuite » ? CHEVREUL pense qu'elle se trouve là où il vit dans cette « *partie triste de l'Anjou* » mais « *aux sites pittoresques et variés* ».

En effet, dès l'enfance de Louis-François, ses regards se posent sur des landes dont la vaste étendue n'est interrompue que par des champs mal cultivés. L'auteur de l'analyse estime qu'il pense en conséquence très tôt aux défrichements qu'il associe d'une part à une augmentation des revenus de la seigneurie de TURBILLY, et d'autre part à une amélioration par le travail d'une « *population fainéante* » [sic] livrée à la mendicité.

⁽¹⁾ Directeur de recherche honoraire de l'INRA, membre et Vice-secrétaire honoraire de l'Académie d'agriculture de France. Membre de l'Académie du Maine.

⁽²⁾ Membre et Président honoraire de l'Académie d'agriculture de France et de l'Académie vétérinaire.

Plus tard, ses responsabilités militaires le menèrent à deux reprises à visiter des contrées lointaines où il observera et notera ce qu'il aura constaté dans les campagnes traversées.

Le livre est divisé en deux parties :

- les procédés suivis pendant 22 ans pour défricher et cultiver sa seigneurie, une grosse fraction à objet pratique ;
- ses réflexions et propositions pour améliorer l'administration du royaume, section plus spéculative dans laquelle il dénonce bien des abus près de 30 années avant la Révolution.

Michel-Eugène CHEVREUL note avec justesse que si Louis-François avait vécu jusqu'à la Constituante, il aurait sans doute joué un rôle, lui issu pourtant d'une famille d'ancienne noblesse toujours attachée au service du roi. Ou cela lui aurait été fatal ! Puis il insiste sur le fait que cet ouvrage très intéressant, écrit avec clarté n'est pas l'œuvre d'un savant mais d'un observateur écrivant ce qu'il voyait et faisait. Une œuvre sous forme de compte-rendu, au moins dans sa première partie, et forcément incomplète quant aux procédés utilisables car associée seulement à son propre domaine.

L'exposé de l'auteur est donc segmenté en sections et chapitres, facilitant ainsi et ordonnant bien la lecture.

Première partie

Elle est constituée de prolégomènes puis de trois chapitres correspondant chacun aux trois « espèces » de terres rencontrées sur place.

La présentation est rapide et porte sur :

- la sonde qu'il utilise – genre de tarière – pouvant descendre jusqu'à 8 à 10 pieds, voire plus et permettant de cerner la nature des terrains ;
- les obstacles rencontrés en vue de l'amélioration future : l'humidité, les pierres et les racines ;
- la répartition des terres entre mauvaises, médiocres et bonnes.

On y trouve également et cela surprend ici, un développement – au rang des obstacles au progrès – sur le grave problème du gibier, notamment lapins, cerfs et biches, mais qui constitue une préoccupation d'importance pour l'auteur.

On passe ensuite au cœur du sujet.

Le défrichement des mauvaises terres appelées sables vifs et brûlants [cf. la région] correspond à Turbilly soit à des sables dénués de végétation soit à des couverts de mousses, de landes ou ajoncs et de bruyères [on notera les « ou » et « et », un peu en contradiction avec la réalité des « landes » de la région]. L'opération coûte peu en l'absence de fortes racines : dans le premier cas, il suffit de labourer en plusieurs sens puis d'ensemencer et dans le second, de labourer deux fois en sens contraires, puis de regrouper la végétation arrachée et après séchage de la brûler. Ensuite les cendres sont répandues uniformément avant un dernier labour dans le sens du premier suivi d'un hersage, d'une fumure [?] et d'un semis de sarrasin (connu et cultivé dans la région depuis environ deux siècles et demi).

Trois cas ou possibilités se présentent alors :

- on ne veut y cultiver que du sarrasin [chaque année ? c'est la première fois qu'on l'entend] ;
- on souhaite boiser ;
- on choisit d'améliorer le sol « à demeure » c'est-à-dire l'amener à porter du froment ou du méteil ou encore des légumes.

Le chemin à suivre et les travaux à exécuter sont précisés en détail, respectivement :

- après la première récolte de sarrasin, on laboure en enterrant les « chaumes » [la base des tiges], on fume [?] puis on laisse reposer un an avant le nouveau semis ;
- aucune fumure n'est apportée, deux labours sont réalisés en hiver puis un en mars et on procède au semis de pin [maritime]. « *Ce pin a atteint sa croissance à 50 ans dans les terres de Vaulandry* » [fraction du domaine] ;
- lorsque les sables couvrent un sous-sol terreux, des trous sont pratiqués de place en place et la terre du sol est jetée sur les parties non creusées. Les intempéries de la mauvaise saison passent. Au printemps, « *on régulait le terrain* », un labour permettant d'effectuer le mélange suivi d'une fumure [?] avant un semis de seigle. La récolte obtenue est qualifiée de « *bonne* » et il est permis d'en obtenir sans autres apports, deux autres consécutivement avant un semis de froment. TURBILLY, partisan du seigle dont la paille est excellente pour les bœufs de labour, note que celle de blé est appréciée des vaches...

Qu'en est-il des terres qualifiées de médiocres ?

Celles-ci correspondent à des sols légers, sablonneux, graveleux, impropres « *à faire un bon mortier avec de la chaux* » [cf. ses constructions diverses]. Elles se trouvent en landes ou ajoncs [on retrouve cette distinction correspondant au fait que les paysans favorisaient par leurs pratiques les ajoncs, plantes d'intérêt pour l'alimentation du bétail, une fois hachés], bruyères noires ou blanches, fougères, genêts et herbes.

En hiver, en vue de leur défrichement, il faut d'abord se débarrasser des pierres et des grosses racines puis à la mi-mars écobuer à l'aide de l'écobue, outil angevin, sorte de pelle de fer légèrement courbée, plus large au tranchant qu'à la douille d'un manche en bois incliné à 45°. Avec l'écobue on pelle le « *gazon* » en plaques de 18 pouces de longueur, 12 de largeur et 4 d'épaisseur ensuite retournées et livrées à une dessiccation progressive.

A la Saint-Jean d'été soit trois mois plus tard, on monte des fourneaux de 10 pieds de hauteur et 10 de diamètre puis on y met le feu. Les cendres obtenues, en tas conique, sont répandues à la pelle avant de préparer à l'ensemencement par des façons à plat, en planches ou en billons.

La première année de mise en culture, on sème « *légerement* » et selon le « *gras* » de la terre, on plante du froment, du méteil ou du seigle.

La coupe a lieu « *à chaume perdu* » [au ras du sol] puis on laboure quatre fois de suite en sens opposés et enfin une cinquième suivie d'un hersage avant le semis.

Si l'on choisit de cultiver du blé ou des légumes, on doit apporter du fumier. On peut espérer faire quatre ou cinq blés successifs avant épuisement [sans repos ?].

Enfin sur les bonnes terres, l'écobuage est également nécessaire selon une profondeur dépendant de l'importance de la végétation, et en suivant ensuite le même mode opératoire avant que de semer du froment ou du méteil. S'il y a peu ou pas de « *gazon* », on peut après labour semer en avoine d'hiver avant de revenir au blé ou au méteil.

Deux appendices font suite à ces pratiques :

Le premier a trait aux engrais d'origine minérale ou organique prescrits dans le Mémoire. Cet ajout débute par un péremptoire « *Pas d'agriculture sans engrais minéral ou organique* » et le marquis annonce qu'il s'y tiendra.

Pour le calcium, il construisit des fours à chaux à la fois pour ses champs et pour ses constructions. Par ailleurs, les cendres issues des écobuages étaient apportées aux parcelles dont elles provenaient. Mais l'ensemble lui semblant insuffisant, il consacra cinq pages à la préparation de fumier artificiel. Retenons-en l'essentiel : à l'automne, on creuse le sol sur un pied et l'on y dépose des bruyères puis de la paille de céréales et enfin du « *gazon* » ou de la terre avant de « *faire courir* » dessus des vaches et des

chevaux. On ajoute ensuite du fumier que l'on recouvre de bruyères ou de chaumes et à mi-printemps on dispose d'un bon fumier et en quantité.

CHEVREUL reconnaît, 95 ans après, qu'on a ensuite beaucoup imité le marquis mais sous une grande ressemblance...

Le second ajout est relatif à des observations sur l'écobuage aux points de vue théorique et pratique.

En Anjou et Poitou, c'est une pratique ancienne mais sans principe ni méthode. Le mérite du marquis est qu'il l'a effectué puis décrit.

Il faut lever des plaques avec l'écobue d'épaisseur suffisante mais pas excessive. Avec les apports de fumier, on note un accroissement du salissement compromettant les récoltes attendues et nécessitant des sarclages répétés d'où le choix de la pomme de terre ou de la betterave. L'écobuage permet de détruire par le feu les « *graines et insectes* » : il y a donc un gros avantage à recourir à cette pratique et il est conseillé de l'appliquer aussi aux « *prairies usées et marais* ».

Michel-Eugène CHEVREUL note en conclusion de cette première partie de son article qu'il s'agit d'un procédé avantageux insuffisamment repris depuis dans les traités d'agriculture, peut-être en raison de la préoccupation première de l'humus. Il remarque par ailleurs que la combinaison de la silice des sols avec le potassium des plantes brûlées permet un non-entraînement de cet élément par les eaux et son maintien au voisinage des racines.

Dans le second article, publié le mois suivant, CHEVREUL fait la synthèse de la **deuxième partie** du Mémoire du marquis en commençant par énumérer des points importants pour la réussite des entreprises du seigneur devenu agriculteur :

- une association de tout ce qui était possible en un même lieu avec des cultures variées et des « *industries* » nécessaires ou en découlant ;
- une étendue limitée afin de pouvoir bien faire : « *un canton par année* » [sans autre précision] à partir du château, en apportant des engrais qui convenaient ;
- des semences achetées à l'extérieur et non réutilisées. Son don de l'observation lui révélait des potentiels (p.e. 1 grain de seigle en produit 1 440 [?]) qu'il voulait utiliser au mieux dans ses entreprises ;
- une volonté de « *perfectionner* » les races locales, face à la petite taille des animaux élevés dans la région ; il s'intéresse en particulier aux ovins présents sur des terrains marécageux et au problème de la douve, réalise des croisements avec ceux de Poitou, institue le parcage de nuit et arme ses bergers afin de faire éventuellement face aux loups ;
- un souci de diversification en aménageant ses étangs pour les rendre plus productifs, en élevant des vers à soie et en développant ses rûchers ;
- une préoccupation de l'amont et de l'aval avec le perfectionnement des charrues, la mise en place de fours à chaux pour fournir l'amendement et le matériau de construction, empierrer ses chemins rayonnants depuis sa demeure puis les planter d'arbres – dont on a pu voir longtemps les vestiges.

Mais avant tout, son but était d'améliorer la condition des paysans de Turbilly, leur vie matérielle certes, mais surtout leur « *sentiment moral* », avec la volonté d'« *extirper la mendicité* », partant du principe que le travail représente une nécessité mais devant rester libre et non forcé. Selon lui, il avait à faire face à deux catégories de personnes : les infirmes et les incapables méritant des secours et tous les autres... devant se mettre à l'ouvrage !

Quant à la culture du chanvre et du lin, il fallait la faire « *pour occuper les femmes et les filles* ».

Au total, constituer un lieu privilégié en ce sens que la besogne n'y manquait pas et que les personnes n'avaient qu'à adhérer au système proposé...si elles le souhaitaient. Il se soucie également de leur alimentation faite de soupe au beurre, de légumes, de fruits, de quelques laitages et d'un pain « *très mauvais* », en l'améliorant avec du pain de froment, orge et seigle.

A cette occasion, il se vante d'avoir multiplié la population de « Turbilly » par 2 en 22 ans... ce qui n'apparaît pas surprenant *a priori* vues les réalisations, mais ce point a été contesté beaucoup plus tard de même que l'importance de la surface des défrichements (référence anonyme).

Autre aspect resté attaché à son nom et à son renom : la création de deux prix décernés chaque année le jour de l'Assomption aux deux cultivateurs ayant mené les meilleures cultures de blé ou de seigle sur une superficie d'au moins deux arpents.

Cinq juges « *non intéressés* » estimaient la récolte sur pied, puis indiquaient les lauréats qui recevaient d'une part un prix en argent, d'autre part une médaille de 6 livres tournois⁽³⁾ dont l'avvers représentait les attributs de l'agriculture et le revers les armes de la famille MENON. Cette médaille, suspendue à un ruban vert était portée un an, mais elle demeurait acquise, et donnait droit à une place d'honneur à l'église ! La première promotion fut annoncée en 1755. On notera que le marquis avait applaudi lors de la création des Comices agricoles et qu'il considérait que les décorations pouvaient être attribuées aussi bien à l'agriculteur qu'au soldat...

TURBILLY développe ensuite ses vues en économie politique en tant que gentilhomme, cultivateur par vocation, et homme convaincu que la prospérité sociale réside dans l'agriculture. Une place bien précisée qui le distingue de QUESNAY ou de MIRABEAU : il écrit *a posteriori*, avec l'expérience de ce qu'il a entrepris et réalisé.

Quelles sont ses principales idées ?

- comme en première partie, il dénonce le coût des plaisirs du roi pour la chasse autour de Paris, la baisse de valeur locative des terres qui en découle, les capitaineries militaires et les brevets accordés à des seigneurs ;
- il blâme ensuite la multiplication des impôts, leur répartition et particulièrement celle de la taille « *car mal assise* » ;
- au niveau des corvées, il souhaite si ce n'est les abolir, au moins réduire « *les 1 000 abus* » et en changer la forme car elles constituent une forte cause de la désertification des campagnes ; il y a une sorte d'aspiration vers Paris, lieu de toutes les possibilités [déjà !] ;
- il se place résolument contre des privilèges et des usages et en faveur d'actions le touchant :
 - la non-libre circulation des grains qui lui a fait perdre du blé,
 - les défrichements à encourager et à assortir d'exemptions temporaires d'impôts,
 - les voies communales qui sont à améliorer et à créer pour certaines,
 - des avantages pour les familles nombreuses,
 - les échanges de « *morceaux de terre* » favorisant la production,
 - la réduction du nombre de jours fériés et la mendicité à poursuivre.

A titre d'anecdote, le marquis rappelle qu'en 1709 et son terrible hiver, les blés avaient gelé. Or un édit du Parlement [bien loin des préoccupations des paysans] avait interdit de labourer les surfaces alors perdues...

⁽³⁾ Une livre tournois de 1750 équivaut à de l'ordre de 1,35 euro.

Il insiste sur les bienfaits qui résulteraient de la création des Sociétés d'agriculture publiant des journaux permettant l'information mutuelle [et là, il fut entendu], se pose en admirateur de SULLY et estime que les lois en vigueur s'inspirent trop du régime féodal.

Quel programme dans l'époque !

TURGOT apprécie le « *Mémoire* », VOLTAIRE, comme on l'a vu, versifie, DEPRÉMÉNIL estime que ce livre « *passera à la postérité à titre de bienfaiteur de la Patrie* » et DIDEROT le compte parmi ceux qui ont le plus contribué à propager l'agriculture.

Louis XV lui-même donna au marquis des terres se trouvant à proximité avec l'accompagnement suivant « *... dans l'intérêt de l'agriculture et pour mettre en valeur, par des défrichements utiles à l'Etat, ces terres incultes* ».

Ce don commença hélas à occasionner sa ruine en raison des nombreux procès qui lui furent faits, entre 1763 et 1771, par les usagers et des personnages puissants dont le marquis de CONTADES, car on touchait à trop d'intérêts particuliers.

On connaît la suite et la tristesse de sa fin « *alors que sa vie [fut] sans envie* ».

Après sa mort, les témoignages favorables sont nombreux avec notamment ceux de François de NEUFCHÂTEAU, MUSSET-PATHAY, de GASPARIN et surtout YOUNG, venu deux [ou trois] fois en pèlerinage.

En Anjou, on s'est curieusement vite tu.

* *
*
*
*

Cet article de Michel-Eugène CHEVREUL – signé E. CHEVREUL – est d'une grande clarté. Il suit linéairement l'ouvrage et ne se permet que peu d'ajouts et de remarques, alors que le livre fut écrit près d'un siècle auparavant. C'est assez surprenant venant d'un savant si éclectique et fort au fait des avancées de l'agriculture et de l'agronomie par sa position à la Société.

Le marquis de TURBILLY est un Grand homme face à l'Histoire, très en avance sur son temps par son « *Mémoire sur les défrichements* », n'hésitant pas à braver les Puissants, mais ayant eu heureusement plus tard la confiance et le soutien de BERTIN qui lui permirent, entre autres, de jouer un rôle décisif dans la création de la Société d'agriculture de la Généralité de Paris.

* *
*
*
*

Encadré 1

Le marquis de TURBILLY



Louis François Henri de MENON, marquis de TURBILLY naît en Anjou le 11 août 1717. Il descend d'une illustre famille connue pour ses faits d'armes au service des rois depuis le XIV^e siècle. Il étudie chez les jésuites à La Flèche (Sarthe) jusqu'à ses 16 ans. En 1733, Louis débute une carrière militaire au sein du régiment de Normandie et se distingue un an plus tard, pendant la guerre de Succession de Pologne, au siège de Phillipsburgh. Capitaine dès 1737, il est ensuite affecté au régiment de cavalerie de Roussillon.

Entre-temps, son père étant décédé, il hérite de domaines agricoles de surface considérable et de châteaux au nord-est du Maine-et-Loire et au sud de la Mayenne, un ensemble de type « angevin ». Il y entreprend alors des améliorations sous forme de mise en culture sur une vaste échelle de landes et de terrains incultes.

Mais l'armée le rappelant en 1741, il confie les travaux entrepris et leur poursuite à un personnel sous la direction d'un homme de confiance, et participe à la guerre de succession d'Autriche en combattant en Bohême et en Westphalie et en intégrant le régiment de Saxe. Il reçoit alors la croix de Saint-Louis puis poursuit ses responsabilités par les sièges d'Anvers, de Bruxelles et participe à la bataille de Rocourt. A la suite de graves blessures à celle de Lauffeld en 1747, il quitte l'armée avec le grade de lieutenant-colonel.

C'est ensuite le retrait en Anjou avec une résidence partagée entre Villiers-Charlemagne (Mayenne actuelle) et l'immense domaine du Baugeois – de l'ordre de 1 000 ha – largement inculte et qu'il va ouvrir par des chemins, défricher et drainer quand il le faut, peupler d'animaux qu'il sélectionne et rendre ainsi productives des terres qui ne l'étaient pas. Quelques dizaines d'années plus tard, ce domaine est devenu un « modèle ». Il y a aussi développé des nouveautés avec la charrue et l'élevage du ver à soie et entrepris des activités annexes avec une fabrique de savon et un atelier de porcelaine qui lui vaudra bien des déboires.

En tant qu'ami et conseiller du Contrôleur BERTIN, il inspire et suscite une circulaire aux Intendants (22 août 1760) leur demandant de créer des Sociétés d'agriculture. Peu après, il joue un rôle de premier plan, vus ses écrits et sa réputation acquise, dans la parution de l'arrêt du Conseil en date du 16 avril 1761 relatif aux défrichements.

Quelques éléments sur son rôle éminent et ses fonctions à la Société d'agriculture de la Généralité de Paris seront indiqués par ailleurs (Cf. Louis PASSY).

Mais des temps difficiles vinrent ensuite pour des questions juridiques et financières : il agissait dans ses activités sur le long terme, or les besoins en capitaux ne pouvaient attendre et des procès perdus le menèrent à la ruine. Ses biens, pourtant très importants, finirent par être saisis. Heureusement ses créanciers lui en laissèrent la jouissance et l'administration sous contraintes.

Il mourut sans descendance à Paris le 25 février 1776, à l'âge de 59 ans. Et ses biens furent vendus par les nouveaux propriétaires à un noble Irlandais.

Le célèbre agronome anglais Arthur YOUNG vint visiter les lieux en 1787 puis à nouveau en 1788. Il ne trouva que des vestiges dont il rendit compte dans le premier tome de ses *Voyages en France*.

Voltaire lui avait rendu hommage par des vers de son *Epître à Madame Denis*, sur l'agriculture :

« D'un canton désolé l'habitant s'enrichit ».

« Turbilly dans l'Anjou t'invite et t'applaudit ».

Suivait un autre hommage au ministre BERTIN...

Les historiens qui se sont penchés sur l'œuvre du marquis de Turbilly l'estiment comme un excellent travail d'agronome basé sur des qualités rares d'observateur cherchant à œuvrer dans le temps long.

Une voix discordante (A.S.) estime, par un travail démographique local fouillé, que de TURBILLY a largement accru la réalité de ses défrichements et réalisations.

Encadré 2

Le « *Mémoire sur les défrichements* » de Louis François Henri de MENON marquis de TURBILLY

Il s'agit de l'œuvre écrite principale de ce « *gentilhomme cultivateur novateur* », publiée à Paris chez la Veuve d'HOURLY en 1760, au format in-octo et comportant 348 pages.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la première traite de la pratique du défrichement telle qu'il l'a initiée et conduite sur ses terres familiales d'Anjou, en indiquant l'historique de ses réalisations et mentionnant nombre de ses innovations. La seconde est plus économique avec les moyens nécessaires et aussi politique. Il n'hésite pas à mettre en cause des pratiques abusives comme la chasse par les puissants et le blocage de terres royales.

Son succès fut grand, nécessitant une réimpression rapide, au moins de sa première partie, à quatre reprises et des traductions en allemand, anglais et danois. La Société de Bern le présenta également. Une autre version a paru en 1811, segmentée en chapitres.

Le Contrôleur général des finances BERTIN le fit envoyer à tous les Intendants du pays afin qu'ils fissent vulgariser son contenu.

Il s'agit d'un travail novateur d'un praticien ayant exercé sur une longue période, en notant scrupuleusement ses actions, ses innovations et leurs résultats. C'est une sorte de Traité sur le sujet mais réalisé par quelqu'un qui n'était pas un savant mais un observateur fin et averti.

Encadré 3

Le Journal des savants

Cette Revue constitue le plus ancien périodique littéraire et scientifique d'Europe, son premier numéro ayant paru le 5 janvier 1665 sous le nom de « *Journal des sçavans* » jusqu'à la Révolution. Dans un second temps et jusqu'en 1830, il prendra le nom de « *Journal des savans* » avant que d'ajouter un t au mot qui le caractérise après cette dernière date.

Fondé sous le patronage de COLBERT par un conseiller au Parlement de Paris, Denis de SALLO, il fut dirigé par des signatures prestigieuses. D'hebdomadaire, il devint mensuel jusqu'en 1792. Après des vicissitudes, et des éditions parallèles, ce sont des membres de l'Institut de France qui en eurent la charge à partir de 1816. En 1908, sa publication fut confiée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Aujourd'hui, 355 ans après sa création, sa parution est bi-annuelle.

En 1665, son contenu rendait compte des nouveaux ouvrages, fournissait des notices nécrologiques, faisait connaître des découvertes artistiques et scientifiques dont anatomiques et indiquait des décisions juridiques. A ce titre, le Journal joua un rôle considérable de diffusion des connaissances et accompagna l'établissement de relations entre savants. Ce périodique, qui a toujours continué de paraître, fut une sorte de modèle pour les journaux scientifiques.

Aujourd'hui, déposé après élaboration sur le bureau de l'Académie, il réunit, sous un volume limité des contributions très éclectiques et pointues touchant les nombreux champs du savoir.

Les deux communications de Michel-Eugène CHEVREUL sur le marquis de TURBILLY figurent dans le volume de 1855, 190 ans après sa création.

Annexe 1

Le marquis de TURBILLY, vu par Louis PASSY, Secrétaire perpétuel (« Histoire de la Société nationale d'agriculture de France » - 1912)

Brève mise au point

Le marquis de TURBILLY apparaît dans la présentation, faite par Henri BERTIN, Contrôleur général des finances, de la situation générale de l'agriculture en France. D'un côté, des masses ignorantes et malheureuses [les « *laboureurs* »] et de l'autre, des propriétaires terriens aimant leurs domaines et désireux de les mieux cultiver avec pour modèle les DUHAMEL et MALESHERBES. Seulement les rares compétences et volontés de faire autrement sont isolées et il lui fallait trouver un homme à même de fédérer ces gentilshommes campagnards.

Son choix se porta sur de TURBILLY, jeune encore, disposant d'un vaste domaine et s'étant lancé dans une lutte contre les « *mauvaises terres* », les pratiques inadaptées ainsi que l'ignorance et l'incurie, dont la mendicité très répandue.

Aux yeux des puissants, de TURBILLY – ancien et actif officier –, qui n'était ni un savant, comme DUHAMEL, ni un économiste à la manière de QUESNAY, représentait un « *observateur doué d'un génie pénétrant et d'une ardeur sans égale : il était lui-même* ». Et son « *Mémoire sur les défrichements* » avait fait une impression vive sur le Gouvernement¹.

Le Contrôle général l'adopta, voyant en lui une « *solution victorieuse* » face à la situation à relever, d'où son action en direction des Intendants.

Les relations de de TURBILLY avec BERTIN devinrent vite étroites : on parle de conseiller, d'inspirateur voire de confident, notamment pour la création de Sociétés d'agriculture dans le royaume, avec celle de la Généralité de Tours comme premier exemple, ainsi que par la fameuse circulaire aux Intendants.

Les premiers résultats sont rapides avec deux arrêtés rendus par BERTIN :

- la Société de Tours est créée le 24 février 1761. Elle sera organisée par de TURBILLY ;
- celle de Paris² naît le 1^{er} mars avec Jean-Louis BERTHIER de SAUVIGNY en tant que Commissaire du roi, de TURBILLY en étant le véritable promoteur et ordonnateur.

Une première réunion de cette dernière est tenue dès le 12 mars. C'est de TURBILLY qui en fait l'ouverture sous la forme d'un exposé de la politique de BERTIN, mais à la manière d'une déclaration de Gouvernement. Des instructions précises sont fournies.

Il y aura d'abord des membres nommés par le roi tels BERTHIER de SAUVIGNY, de TURBILLY, Jean-Joseph PALERNE – il sera premier Secrétaire perpétuel –, mais aussi BERTIN, Daniel-Charles TRUDAINE, l'Intendant des finances et d'autres tous membres de la Commission d'agriculture établie par le ministre à la demande du marquis. Et aussi des membres associés et des correspondants à nommer.

Selon Louis PASSY, « *la Société doit unir les deux noms de BERTIN et de TURBILLY dans le même hommage* » et il précise « *hommage au premier, honneur au second* ».

¹ P. 21 – après avoir intercalé un cliché de de TURBILLY représentant sa statue par SOLDI, présent à l'Académie, Louis PASSY commet selon nous deux erreurs :

- dater le « *Mémoire sur les défrichements* » de 1750 alors qu'il a paru en 1760 ;
- renvoyer à deux articles de Michel-Eugène CHEVREUL dans le « *Journal des savants* » parus en 1853. Le Grand homme a bien publié en 1853 mais sur « *La baguette divinatoire, le pendule...* ». Son article en deux parties relatif au livre de de TURBILLY paraîtra dans la même Revue, mais en 1855.

² La Généralité de Paris a pour territoire les futurs départements de la Seine, de la Seine-et-Oise, de l'Oise et des fractions de l'Yonne, de l'Aube et de l'Eure-et-Loir. Cet ensemble est divisé en 22 élections.

Les créations d'autres Sociétés vont vite avec 15 entre 1761 et 1763. Notons que BERTIN restera au Contrôle de 1759 à 1763.

Par ailleurs, de TURBILLY qui se trouve au premier rang des conseillers de l'Administration, propose une « *réunion d'amis* » avec TRUDAINE en particulier afin de former un Comité le 11 janvier 1761, structure que l'on peut sans exagération estimer constituer un futur ministère de l'Agriculture. Il se trouve ainsi en excellente position pour examiner ordonnances et règlements agricoles et – il y tient beaucoup – revoir toute la législation sur le commerce des grains dont il dénonçait les carences dans son livre.

La composition du Bureau de Paris est rapidement déposée : vingt personnes s'y trouvent selon un ordre non alphabétique demeurant mystérieux. Ainsi, de TURBILLY se situe en treizième position et de PALERNE en dernier.

Parmi les vingt, on note, entre autres, la présence de deux laboureurs et de quatre religieux.

Au cours de la première réunion – chez BERTHIER de SAUVIGNY –, on délibère sur un « *Règlement* » en 14 articles. Il est décidé que les séances auront lieu le jeudi de 5 à 7h et demie du soir et au même lieu. Le premier « *Directeur*³ » est le comte de GUERCHY.

Le « *Règlement* » prescrit un tirage au sort afin d'établir l'ordre des membres – marque du souci d'une mise sur un pied d'égalité : de TURBILLY est alors quatrième.

En fin de séance, celui-ci donne lecture d'un Mémoire sur les labours à la bêche et à la charrue.

Lors de la deuxième séance, le 2 avril 1761, le marquis lit un « *programme d'enquête économique et statistique sur l'état de l'agriculture dans les différents cantons* [de la Généralité de Paris] ». Il s'agit d'un texte remarquable établi en 54 points, très novateur pour l'époque.

Des membres associés sont nommés peu après (le 14 avril), au nombre de 47, parmi lesquels on note BERTIN, de BUFFON, DUHAMEL du MONCEAU, de JUSSIEU, TILLET et TRUDAINE. Excusez du peu !

TURBILLY est très vite honoré comme un des fondateurs de la Compagnie et son livre apprécié à la fois comme un événement et en tant que « *date* » de l'histoire. Sont bien retenus en étant qu'obstacles au développement des campagnes trois idées majeures figurant dans la seconde partie : la question de la perception des impôts, la multiplication excessive du gibier seigneurial et l'impunité du vagabondage et de la mendicité.

Au cours de la douzième séance, le 2 juillet 1761, est décidée la division de la Société en Sections « *pour faciliter l'étude des différentes questions* ». Une grande date ! Dix sont formées et TURBILLY appartient à sept d'entre elles [!] : Grande culture, labour, instruments, engrais et amendements, culture du blé et autres grains ; différentes espèces de bestiaux ; volailles ; abeille et ver à soie ; culture des vignes et vinification ; arboriculture forestière et d'ornement ; défrichements et dessèchements. Ce qui correspond aux principales préoccupations du moment, bien dans les cordes des nombreuses spécialités du marquis.

A la séance de rentrée, il intervient par un Mémoire sur le grand chou d'Anjou.

Fin 1763, une communication est faite sur le marquis « *un de ses plus illustres membres* », son domaine et les prix qu'il délivre à ses paysans les plus méritants.

Les comptes rendus des séances deviennent ensuite plus succincts et TURBILLY n'y est alors plus guère cité.

Notons que la publication des Mémoires sera arrêtée plus de vingt ans et seulement reprise en 1785, avec mise au compte de l'alanguissement [!] et des disparitions.

³ Rapidement, on emploiera « *Directeur* » ou « *Président* ». Cependant, l'Index des membres, établi par Emile CHONÉ et Christian FERAULT en 2011 n'indique pas de président avant 1788.

⁴ Louis Passy souligne p. 60 qu'une erreur a été commise quant à la fonction de de TURBILLY comme « *Directeur* » ou « *Président* » en 1761 – et cette faute continue de persister aujourd'hui. Le marquis n'a jamais été élu à cette fonction. Toutefois, il a présidé des séances en tant que suppléant du « *Directeur* » et remplacé parfois le Secrétaire perpétuel.

Après de graves revers de fortune, TURBILLY meurt en 1776. TRUDAINE l'aura précédé de sept années et BERTIN se désintéresse alors de la Société. C'est la fin d'une époque !

C'est au moment de fournir ces indications que Louis PASSY signale les articles de Michel-Eugène CHEVREUL sur le « *Mémoire des défrichements* »⁵.

Au sein du chapitre 5 de l'« *Histoire...* », il est beaucoup question de l'agronome anglais Arthur YOUNG et de ses voyages en France. Celui-ci, très souvent en déplacement, fait « *son pèlerinage à TURBILLY* » autour du 21 septembre 1787. L'année suivante, il y vient à nouveau « *rendre hommage à la mémoire de TURBILLY...* ». Les deux fois, il déclare –et déplore – ne trouver que des vestiges de l'œuvre accomplie. On n'est pas certain qu'il s'y soit rendu une troisième fois en 1789, année de son élection comme membre étranger de la Société. Le 18 juin, George WASHINGTON est élu membre honoraire. YOUNG observe les événements et l'actualité fort riche. Le 26 juillet, présent à Strasbourg, il apprend la prise de la Bastille...

* * *

*

Références bibliographiques

- A.S., A propos du marquis de TURBILLY, Population, 1966, 21-5, 1027-1030.
- BLAIS R., La vie et l'œuvre du marquis de TURBILLY, 1983, C.R. Acad.Agr.fr, 69, 1, 40-43.
- CHEVREUL M.-E., Sur le « *Mémoire sur les défrichements* » du marquis de TURBILLY, Journal des savants, 1955, novembre, 692-703 et décembre, 767-778.
- CHONÉ E., DUNGLAS J., FERAULT C., ZERT P., Index biographique des membres de l'Académie d'agriculture de France, 2011, Paris, C.R. Acad. Agr.fr, 134 p. ISSN 0989-6988.
- FERAULT C., RISSE J., A propos du buste de Michel-Eugène CHEVREUL exposé dans l'entrée de l'Hôtel de l'Académie d'agriculture de France, 2020, 7 p., Note mise en ligne (rubrique Articles) le 2 mars, academie-agriculture.fr
- MENON (de) L.F.H., marquis de TURBILLY, Mémoire sur les défrichements, 1760, Paris, Veuve d'HOURLY, 348 p.
- PASSY L., Histoire de la Société nationale d'agriculture de France, 1912, tome 1, 1761-1793, 475 p.
- VEYRET P., La vie et l'œuvre du marquis de TURBILLY, 1968, C.R. Acad. Agr.fr, 54, 16, 1263-1276.

⁵ Le renvoi fait au Journal des savants de 1855 comporte une erreur : l'article unique est en deux parties, la seconde commençant p. 767 (et non 367).